

Jules Pophilat

L'Île aux singes

Chronique anthropoïde



*« Le petit serpent qui reste enroulé,
ne mange pas la viande »*

Proverbe Fang

I

Prologue

La petite saison des pluies était là, avec ses gros orages quasi quotidiens. Il pleuvait parfois au milieu du jour. Les nuages sombres qui s'étaient accumulés depuis le matin se dégonflaient d'un coup, inondant la terre et laissant derrière eux de larges flaques d'eau emplissant toutes les déclivités. Après la pluie, le ciel dégagé était d'un bleu profond. Le soleil flamboyant s'empressait d'aspirer et de renvoyer vers le haut toute l'eau qui venait de s'écouler : elle s'élevait du sol brûlant en volutes transparentes. La chaleur et l'humidité étaient suffocantes. Aucun être humain n'y résistait ; c'était la saison des longues siestes d'après-midi. Noël approchait, c'était aussi la saison du maïs nouveau et des Atangas.

Clauvysse avait averti Justin qu'il viendrait lui faire goûter la soupe de maïs. Il vint un dimanche, le matin. Justin revenait de l'hôpital. Un brouillard tiède

enveloppait la ville : Maadoué était dans les nuages. L'air était tellement saturé d'humidité que l'eau, en se condensant, dégoulinait de feuille en feuille avec des « ploc, ploc » espacés, et semblant se répondre en écho. Parfois la brume se déchirait et l'on apercevait alors brièvement le fleuve, en contrebas des maisons. Les eaux étaient hautes et les rives complètement inondées. Des pirogues passaient, surgissant dans les éclaircies, chargées d'hommes et de marchandises. Sur les plus grandes d'entre elles un petit feu de braise fumait à l'avant, où une femme faisait réchauffer un paquet de feuilles enveloppant un repas léger. L'humidité de l'air assourdissant les sons, les hommes et les choses émergeaient de la vapeur d'eau pareils à des fantômes, puis disparaissaient à nouveau, comme se dissolvant dans l'élément liquide en suspension.

Plusieurs ombres apparurent en file indienne sur le chemin montant aux maisons. L'une d'elles salua en levant le bras et Justin reconnut Clauvyse, marchant en tête. Les ombres suivantes devaient être Sicelle, enveloppée dans un grand pagne qu'elle portait comme un châle, et les deux garçons aînés, trottinant auprès de leurs parents. Sicelle marchait courbée en avant sous le poids d'une hotte ronde munie de bretelles, qu'elle portait sur son dos. Les enfants aussi semblaient chargés de paquets. L'un d'eux tenait précautionneusement dans ses bras un objet enveloppé dans une étoffe, qu'il regardait en marchant. Justin ne se souvenait pas d'un bébé récemment né et pour-

tant comme les arrivants se rapprochaient, il vit nettement l'étoffe remuer : un petit être se débattait sous les cotonnades.

« Bonjour, Justin, dit Clauvyse, nous sommes venus.

– Bonjour, Clauvyse, bonjour Sicelle, bonjour les enfants. Sicelle, vous voulez utiliser la cuisine, je pense ?

– Bonjour, Justin. Non, je préfère faire un feu au-dehors, les enfants vont m'aider. J'ai tout ce qu'il faut dans la hotte. »

Tout en saluant, Justin s'était approché des enfants :

« Qu'est-ce que tu tiens là, toi ?

– C'est un bébé de chimpanzé : il est malade ! »

Enveloppé dans un morceau de pagne, les mains refermées sur une poignée de tissus qu'il portait à sa bouche, Justin vit un petit visage rose, deux yeux sombres et brillants, encadrés de longs cheveux noirs, soyeux, soulevés par les grands pavillons des oreilles.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

Clauvyse, qui observait la scène, intervint :

« Un chasseur a tué sa mère. Sa bande était venue manger une plantation : elle a fui la dernière. Il a tiré dans son dos : elle est tombée. Quand le chasseur l'a retournée, il a vu le petit accroché sur son ventre. Il n'avait rien, alors il l'a rapporté au village. Sa femme ne voulait pas le garder et l'a donné à Sicelle, pour amuser les enfants. On lui a fait des biberons avec du lait en boîte. Il boit bien, mais maintenant il a attrapé la diarrhée. On l'a amené pour que tu le soignes. »

Justin entreprit de déballer le bébé de son pagne pour l'examiner. Dès qu'il tenta d'écarter les tissus, le petit émit un « oh ! » de protestation, indigné, et s'agrippa des quatre mains à l'étoffe. Puis, comme Justin insistait, il se mit à crier : « Oh, oh, oh ! » de plus en plus fort. Justin lui saisissant les mains tenta de l'obliger à lâcher ses prises. Mais le petit se défendait bien et rattrapait la toile avec les pieds, lorsque Justin était occupé avec ses mains. Clauvysse vint l'aider et, à eux deux, ils réussirent à le désentortiller. Son petit derrière rose, son ventre et ses cuisses étaient maculés d'excréments pâteux, jaunâtres. Toujours mécontent, il s'agitait, continuait à crier et finit par déféquer une grande giclée liquide que Justin reçut sur son pantalon et ses pieds nus.

« Il est fâché, dit Clauvysse.

– C'est une fille, répondit Justin. »

Puis, mu par une inspiration, il enroula le tissu en boule et laissa le petit s'en saisir. Pelotonnant l'étoffe sur son ventre et s'y accrochant fermement des quatre membres, le bébé se calma presque aussitôt.

« Il faut le laver, dit Justin, il est tout mouillé et il va prendre froid.

– Nous, on doit se laver aussi, répondit Clauvysse, en montrant ses mains et ses avant-bras couverts de bouillie jaune. »

*

* * *

Une demi-heure après le petit avait été baigné à l'eau tiède et au savon. Enveloppé dans des chiffons propres et couché dans un grand panier tressé, ses bras et ses jambes étreignant une boule de tissus qui lui servait de substitut maternel. Il paraissait calme. En se penchant sur lui, Justin observa qu'il suçait son pouce.

« Est-ce qu'il va mourir demanda Sicelle ? » qui elle aussi venait de temps en temps observer le panier.

– Je ne crois pas, répondit Justin, il se défend bien et il n'est pas déshydraté. Le lait que vous lui avez donné ne convient pas. Je vais lui donner du lait pour nourrisson. J'en ai à l'hôpital. Et je vais alterner avec des biberons d'eau de riz légèrement sucrés. Normalement il devrait récupérer en quelques jours. En attendant je vais le garder ici.

« Qui va s'en occuper ? » demanda Clauvysse.

« Ça c'est un problème » pensa Justin sans répondre immédiatement. Il lui paraissait difficile de demander à l'une des religieuses ou des auxiliaires de prendre le bébé en charge. Il ne voulait pas risquer d'incident et depuis sa discussion un peu animée avec Sœur Cécile, leurs relations demeuraient légèrement tendues.

« Je vais trouver une solution. De toute façon il n'est pas bien encombrant. Je peux le garder dans mon bureau et lui donner un biberon de temps en temps.

– Les gens vont rire, observa Clauvysse.

– Ça, je m'en moque ! »

La première surprise passée, le bébé le fascinait. C'était un petit animal, mais avec des airs par mo-

ments si humains. Justin était à la fois ému en le regardant et impatient d'en savoir plus, de le regarder vivre et évoluer.

« Est-ce que tu crois qu'il marche déjà ? demanda-t-il à Clauvysse. Est-ce qu'il peut sortir tout seul du panier ?

– Pas d'un grand panier comme ça. Mais il faut le surveiller, si tu le sors du panier.

– Justin... Tu vas lui donner un nom ? demanda l'un des gamins.

– C'est une bonne idée. Quel nom tu lui donnerais, toi ?

– Un nom de fille ?

– Oui, bien sûr. »

Le petit regarda successivement son père, puis son petit frère :

« Judith, risqua-t-il...

– Va pour Judith », répondit Justin et, prenant le bébé sur ses genoux, il entreprit de lui faire ingurgiter un biberon d'eau de riz tiède et légèrement sucré. »

Le goût du contenu parut le surprendre d'abord un peu, puis le petit chimpanzé se mit à téter avec avidité. Même, il siphonna le fond du biberon avec une rapidité et une efficacité qui témoignait que ses forces étaient demeurées intactes. Complètement détendu après cet effort, il finit par lâcher un rot retentissant. Tout le monde se mit à rire bruyamment. Il en parut effrayé et soudain, lâchant son paquet de tissus, il se serra étroitement contre Justin, agrippant

sa chemise des quatre mains, et enfouit sa tête au creux de son aisselle.

« Il te prend pour sa mère », dit Clauvyse.

Surpris, Justin essaya de détacher le petit et de lui faire étreindre à nouveau la boule de chiffons. Mais celui-ci se rétracta violemment, s'agrippant de plus belle aux vêtements et fit entendre un cri bref :

« Attention, dit Clauvyse, il va encore cabiner sur toi ! »

Justin décida d'attendre un moment. Dès qu'il cessa de le contrarier, le bébé se relâcha. Il sentait la petite boule chaude au travers de ses vêtements.

« Bon, si on goûtait la soupe de maïs maintenant ? dit-il à l'intention de Sicelle.

*
* *

Pendant que Justin s'occupait du petit chimp, Clauvyse avait rapidement plié ensemble quelques lambeaux de feuilles de bananier. À présent, plusieurs barquettes rectangulaires de forme parfaitement régulière attendaient sur la table de la terrasse. Sicelle avait improvisé un feu auprès de la maison et sorti de la hotte un petit sac rempli de grains de maïs fraîchement cueillis qu'elle avait écrasés à l'aide d'un pilon. La bouillie grisâtre et odorante cuisait doucement depuis bientôt un petit quart d'heure. Sicelle y avait

ajouté un peu d'eau claire et le jus d'un piment bonnet d'évêque méticuleusement écrasé.

« Il faut boire ça chaud, chaud », dit Clauvysse, tout en remplissant les barquettes.

Chacun se mit à laper sa soupe à petites lampées et, pendant quelques minutes, on n'entendit plus que des bruits de suçotements. La soupe avait un goût léger et une odeur où se mêlaient les senteurs des graines écrasées et des parfums de sèves nouvelles. Elle était très fluide et les fragrances du piment fraîchement broyé ne surgissaient qu'en arrière-bouche. Elles réveillaient alors fugitivement les odeurs précédentes. Le tout envahissait le palais de façon si fugace, qu'il fallait à tout instant aspirer à nouveau une lampée pour en conserver le goût en mémoire.

« C'est délicieux, dit Justin en tendant une nouvelle fois sa barquette !

– Sicelle a aussi apporté des Atangas, dit Clauvysse en le resservant. Elle sait que tu aimes ça. »

Une partie du village d'Andoche vivait à l'ombre d'un immense Atangatier greffé. C'était un arbre au tronc épais et court, couvert de plaques d'écorce grises ou brunes alternées. Sa hauteur, plus d'une quinzaine de mètres certainement, tenait à ses très longues branches, régulièrement et symétriquement distribuées en un épais bouquet. À la saison, il était couvert de fruits de la taille et de la forme d'une cartouche de chasse. Chacun d'eux était constitué d'une mince couche de pulpe entourée d'une peau verdâtre, mar-

brée de traînées violacées, le tout enveloppant un gros noyau oblong. Quelques minutes de trempage dans l'eau bouillante suffisaient à cuire et ramollir cette pulpe, lui donnant la consistance de la pomme de terre écrasée. On enfournait alors un fruit entier dans la bouche après l'avoir roulé, encore humide de l'eau de cuisson, dans une assiette couverte de gros sel. La pulpe molle se détachait aisément du noyau qui était recraché, lisse et glissant au travers des lèvres arrondies. La pâte avait un goût oscillant entre la purée de pois et la bouillie de châtaigne, glissant en fin de bouche vers des fragrances de térébinthe et de camphrier. Une fois dépassée la surprise de la première bouchée, on y prenait aisément goût.

Le bébé chimpanzé, toujours cramponné aux vêtements de Justin, s'était endormi. Avec précaution, Justin déplaça délicatement les doigts crispés sur l'étoffe. Au moment où il l'écartait de lui, la petite faillit se réveiller et émit quelques borborygmes. Justin glissa vivement la boule de pagne entre leurs deux corps. Dès qu'il put l'étreindre, le bébé s'y agrippa solidement et se rendormit. Justin put enfin le déposer au fond du panier.

« Tu devrais prendre une ménagère, dit Clauvysse, profitant d'un moment d'aparté. Elle pourrait aussi s'occuper du chimpanzé.

– Clauvysse, tu sais bien que je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un tout le temps chez moi.

- Mais si tu ne prends pas une femme chez toi, comment feras-tu pour avoir des enfants ?
- Et qui te dit que j'ai envie d'en avoir ?
- Mais, Justin, si tu ne fais pas d'enfants, qui restera après toi ? »

*
* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Grozalez m'avait dit un jour : « Les Africains mangent n'importe quoi ! » C'est vrai. En tout cas pour ce qui est de la nourriture carnée, tout leur est bon. D'ailleurs le mot pour dire « animal », ici, est le même que pour dire « viande ». L'autre jour, j'étais sur la route, quelque chose a rapidement traversé devant le camion. Le type qui était assis à côté de moi a crié : « Chef, tu as vu la petite viande qui est passée ? » Il était prêt à lui courir sus et m'a demandé de m'arrêter.

Les singes excitent particulièrement les villageois. Peut-être parce que la chasse en est difficile : ils sont malins et il faut les poursuivre sans bruit pendant parfois des heures avant de pouvoir se trouver en position de tir. J'en ai mangé une fois : c'était du mandrill. J'ai trouvé ça dur, fibreux et avec un goût très fort. Pas de quoi s'extasier. Je crois que le prestige de cette chasse tient surtout à sa difficulté.

*

* *

Dans le passé, les singes étaient chassés avec des arbalètes locales. Clauvysse m'en a montré une et il a même fini par me la donner. C'est un très bel objet en bois dur, constitué d'un arc et d'un long manche rectiligne, tous deux décorés de cannelures sculptées. L'arc est emboîté dans une mortaise carrée creusée presque à l'extrémité du manche. En avant de l'arc, le manche est massif et de section rectangulaire. En arrière de l'arc, il s'affine progressivement et est fendu horizontalement sur toute sa longueur. Il comporte une encoche dans laquelle vient se bloquer la corde, une fois qu'elle est bandée. Les traits sont constitués d'étroits éclats de bambous, de forme triangulaire, munis d'un empennage fait de fragments séchés de feuilles du même arbre. Une fine rainure longitudinale emplie de cire d'abeille permettait de fixer le trait en position de tir. Au moment de tirer le chasseur enduisait la pointe, durcie au feu, d'un poison végétal qu'il portait sur lui. Ce poison avait la propriété de paralyser les animaux les plus gros, et même de tuer les plus petits.

L'arbalète est munie d'une gâchette selon un procédé de fabrication particulièrement ingénieux. Un tenon est sculpté dans le demi-manche inférieur. Ce tenon coulisse dans une mortaise creusée dans le demi-manche supérieur et située au fond de l'encoche retenant la corde tendue. Si l'on écarte les demi-manches, à

l'aide d'une petite cale de bois, le tenon sort de la mortaise et la corde demeure bloquée dans l'encoche. Si on rapproche doucement les deux demi-manches, le tenon pénètre progressivement dans la mortaise et finit par expulser la corde de son encoche : le coup part. Je suis en admiration devant autant d'ingéniosité et d'habileté.

Cette arme silencieuse permettait à un chasseur habile, patient et sachant se dissimuler dans l'ombre des frondaisons, d'approcher, et parfois de tuer, plusieurs animaux avant d'être repéré. Ce que le fusil, utilisé maintenant, ne rend plus possible : au bruit de la détonation, toute la bande décampe et évite ensuite la zone pendant des mois. Les troupes les plus abondantes par ici comportent quelques dizaines de singes et parfois, pour les mandrills, quelques centaines d'individus. Lorsqu'ils se déplacent dans la canopée, en mangeant, certains mâles font office de guetteur. À la moindre alarme, ils émettent des vocalisations particulières qui ont pour effet de provoquer l'immobilisation, puis la fuite silencieuse de tous les animaux concernés.

*

* * *

Les gorilles et les chimpanzés sont également des proies appréciées et prestigieuses. Les gorilles, particulièrement, parce qu'en cas d'alerte les plus gros mâles font face et protègent la fuite de la bande en chargeant le

chasseur avec impétuosité. Gare à celui qui rate son coup, alors : les gorilles sont d'énormes animaux et leurs mâchoires puissantes sont pourvues de canines imposantes. S'ils parviennent à approcher l'homme avant d'être abattus, ils peuvent lui infliger de terribles blessures. J'en ai vu un dans un village. Il venait d'être tué, sa bande ayant été surprise alors qu'elle pillait une plantation. Le chasseur triomphant avait couru pour réclamer de l'aide et rapporter le cadavre jusqu'aux maisons. Allongé sur le sol et le dos appuyé à un petit arbre, la tête, sans force, inclinée sur le côté, le gorille semblait assoupi ou ivre. Le chasseur avait visé la tête. À courte distance, les plombs font « balle » : la décharge avait détruit un œil et ravagé le cerveau, tuant probablement l'animal sur le coup. Le sang, très rouge, s'écoulait encore de la plaie sur le poil noir de la poitrine, puis sur le sol où il formait une flaque. Tout le village rassemblé, certains excités, d'autres silencieux, contemplait le géant abattu. Son anatomie et son attitude, si humaines, troublaient probablement la plupart des assistants. Avec son gros ventre, sa poitrine et ses épaules de lutteur aux forts pectoraux, saillants sous les longs poils, et ses membres mal proportionnés : les bras trop longs et les petites jambes aux courtes cuisses, il ressemblait à une caricature d'être humain. Un formidable Quasimodo, disloqué et désormais hors d'état de nuire. J'ai pris une de ses mains et soulevé son avant-bras. Ses muscles et sa peau étaient encore souples et tièdes. Certains villageois mangent donc chimpanzés ou gorilles

comme tout autre viande, alors que d'autres s'y refusent. Au cours de nos conversations, Clauvyse et François m'ont l'un et l'autre fait part de leur répugnance à ingurgiter la viande d'un tel animal : « Ça serait comme manger de l'Homme... » m'ont-ils dit.

*

* *

Dans un autre village, et peu après mon arrivée à Maadoué, j'ai eu la surprise de ma vie ! Une partie des maisons se trouvait à l'abri des grands arbres et, comme je venais du fleuve, il m'a fallu un moment pour habituer mes yeux à la pénombre. Accolé à la maison la plus éloignée, je distinguai une sorte d'appentis environné de fumerolles. En m'approchant je vis qu'il s'agissait d'un fumoir à viande. Une claie supportait des quartiers de venaison sous lesquels un feu de bois vert dégageait un nuage abondant de fumée âcre. François m'accompagnait et nous nous sommes approchés pour voir quel animal était exposé ainsi. Au milieu des volutes, reposait un bras, la main recroquevillée tendue vers moi. Plus loin je distinguais quelque chose qui ressemblait à un pied, attaché à une jambe en partie dépecée : des lambeaux de viande encore accrochés aux os à moitié dénudés. Tout au fond une masse indistincte évoquait une tête disproportionnée, reliée à une partie de la cage thoracique. Çà et là des masses de viscères, inidentifiables pendouillaient, cer-

taines encore sanguinolentes. Je me suis tourné vers François et mon visage a dû lui révéler mes pensées : tous les récits de cannibalisme entendus à Port-la-Ville venaient instantanément de me surgir à l'esprit. Lui-même paraissait un peu crispé. Finalement il s'est approché, a scruté un moment les morceaux et puis, se tournant vers moi :

« C'est le singe ! » a-t-il lancé laconiquement.

À mon tour, je me suis approché. Les lambeaux de peau encore adhérents à la viande portaient de longs poils noirs ; la disposition des doigts et des orteils ne laissait aucun doute : il s'agissait d'un gorille. L'examen du crâne permettait de reconnaître une femelle adulte.

